

## INSERCTIONS

Se présenter au Bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le contenu des annonces doit être dirigé au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.  
Le tirage est fait à la Compagnie  
vers 10 h. 242

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

## ABONNEMENTS

	Montre	Campes
Un mois.....	\$ 1,00 or	1,20 or
Trois.....	3,00	3,60
Six.....	5,50	6,60
Un an.....	10,00	12,00

Nombre de jour..... \$ 0,00  
ancien..... \$ 0,10

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BOKON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 23

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

## TIMEO DANAOS

Comme le grand prêtre Laocoon, nous craignons les Grecs, surtout quand ils nous viennent avec des présents mystérieux au bout des doigts. *Timeo Danaos et dona ferentes*, mot plein de sagesse, qu'un alsacien de nos amis avait coutume de traduire par un énergique: «Ch't'bas gonvianze», quand on lui parlait des prospérités promises à son pays par la générosité prussienne.

C'est absolument le sentiment que nous éprouvons en pensant aux amendements de tous calibres que l'ex-président Herrera y Obes est en train de distiller dans les cornues de son belvédère pour les offrir gracieusement à la réforme électorale, toujours projetée et toujours ajournée.

Malgré nous, c'est aux Grecs et à l'astucieux roi d'Ithaque que nous songeons, quand on nous entretient des présents que cet homme d'esprit nous prépare; et rien ne peut nous empêcher de murmurer nous aussi un significatif «Ch't'bas gonvianze».

Avons-nous tort?  
Nos appréhensions sont-elles chimériques et injustes?

Hélas!

Personne, assurément, ne pourrait mieux que M. Jules Herrera y Obes indiquer les réformes que réclame une loi électorale, dont personne, plus que lui non plus, ne connaît les détours perfides et les contours fallacieux.

Mais, là, franchement, la main sur le péricrâne, à la hauteur de la place que pourrait occuper la conscience—

M. Herrera peut-il nous assurer que, venu à résipiscence et regrettant les... écarts (nous tenons à rester parlementaires) les écarts passés, il n'a en vue aujourd'hui que d'assurer à ses concitoyens, trop longtemps bernés et frustrés de leur droit électoral, la possibilité de faire triompher honnêtement, dans des scrutins honnêtes, d'honnêtes candidats nommés par d'authentiques électeurs?

Le malheur de M. Herrera en cette affaire, s'il est sincère, comme nous voudrions ne pas en douter—c'est que sa parole a perdu tout crédit sur ce chapitre, et que ses protestations de bonne foi courent grand risque d'être considérées comme l'équivalent des promesses qu'il prodiguait jadis avec d'autant plus d'empressement qu'il était plus résolu à ne les point tenir.

Si pauvre opinion qu'il ait des hommes de son temps, depuis qu'il les a vus supporter bénévolement ses agissements au Pouvoir, M. Herrera ne saurait les croire, cependant, assez bêtes pour accepter comme pain éucharistique les réformes sous lesquelles il lui plaît maintenant de les inviter à communier avec lui.

La crédulité humaine a ses limites. Et M. Jules Herrera a tellement abusé de celle des tyriens et des troyens de ce bon pays d'Uruguay qu'il lui est difficile d'y trouver encore un cœur assez ingénu, une âme assez candide pour accepter autrement que sous bénéfice de minutieux inventaire ce que sa droite munificence et son cerveau fertile peuvent offrir de meilleur.

L'homme qui a trouvé moyen de surpasser en leurs exécrables manœuvres électorales ses prédécesseurs les plus justement décriés ne peut qu'être

suspect quand il annonce l'intention d'assainir ce même suffrage dont il escompte naguère la corruption et les tours de gobelet.

Le législateur sera sage, dès lors, si avant de donner son assentiment aux propositions émanées de ce personnage, il en scrute avec une attention et une patience de microbiologiste les envers et les dessous, les cavités et les entrailles, les jointures et les tissus.

Si les réformes proposées sont reconnues bonnes et loyales, ensuite, que le ciel en soit loué. Ce n'est pas nous qui marchanderons au pêcheur converti les indulgences.

Mais jusque-là, vrai! et pour le moment tout au moins, c'est plus fort que nous... *Ch't'bas gonvianze!*

## L'ITALIE ET LA TRIPLICE

Rome, 19 mars.

Il est vraiment assez curieux, quand on habite l'étranger, de voir avec quelle facilité d'emballage on se lance, en France, dans les utopies les plus excentriques à propos du moindre événement un peu important qui vient à se produire au dehors. L'étranger des appréciations auxquelles les derniers événements italo-africains viennent de donner le vol de l'autre côté des Alpes, est une nouvelle preuve de cette rare aptitude que nous possédons, de partir tout à coup en campagne et de piquer des deux dans le sens le plus diamétralement opposé à la véritable piste, quand on aborde certains terrains insuffisamment connus.

Les échos de la montagne et de la plaine retentissent-ils assez, depuis quelques jours, du fondeur hallali de la Triple-Alliance, sonné de tous côtés par les cors de chasse de tout calibre. La fin de la Triple-Alliance! L'agonie de la Triple-Alliance!—on sur tous les tons. Mais ne voit-on pas, au contraire, que les alliés de l'Italie trouvent dans l'échec de celle-ci en Afrique une raison de resserrer davantage leurs liens communs, et que l'Italie ne songe qu'à s'attacher plus fortement aux puissances qui sont ses meilleurs soutiens sur la corde raide de l'équilibre européen?

En fait-il d'autre preuve que la façon dont s'est déroulée et décidée la récente crise?

Malgré la vox populi, le roi Humbert hésitait à se défaire de Crispi qui, à ses yeux, celui-ci représentait avant tout la «guerre à fond» contre l'Abyssinie. Le prince héritier arrivant de Florence, où il commande la division, fait respectueusement observer à son père dans quelle voie dangereuse il risque ainsi d'engager la dynastie, et insiste pour qu'il se débarrasse de son premier ministre. Le roi, tout en finissant par se ranger à son avis, le met aux arrêts. Mais, ne voulant à aucun prix d'un ministère qui excludrait de son programme l'idée d'une revanche sur le négus, il charge un général de former le cabinet. Il est vrai que ce général est un ancien ministre de la guerre tombé du pouvoir à la suite d'un autre désastre, celui de Dogali; mais c'est un soldat et il ne peut point penser à relever le drapeau humilié de l'Italie. Son programme, effectivement, tout en reconnaissant que la paix, mais une paix honorable, avec l'empereur d'Ethiopie doit être l'objectif final, maintient

énergiquement la nécessité de rester sur le pied de guerre tant que l'honneur du pays et le prestige de l'armée n'auront pas été rétablis par les armes. Seule, l'acceptation de ce programme permet au marquis di Rudini de recevoir du général Ricotti, par une sorte de délégation, de transférer ou de compromettre étrange, la présidence de ce cabinet, où celui qui l'a formé ne doit pas figurer.

On obéit ainsi à l'Allemagne qui, elle non plus, elle surtout, ne veut pas d'un amoindrissement de prestige militaire chez son allié. Le premier ministre se trouve être celui-là même qui présida, en 1891, au renouvellement du pacte de la Triple-Alliance, et le ministre des affaires étrangères, M. Brin, est le même qui occupait ce poste lorsque le prince héritier, hôte de l'empereur d'Allemagne, passa par l'Alsace et la Lorraine—qu'il consacrait ainsi à sa manière terres allemandes,—pour effectuer son retour en Italie.

Non, il serait puéril de se faire illusion à cet égard. Il n'y a rien de changé en Italie, relativement à la Triple-Alliance, il n'y a qu'un ministère de plus, dévoué comme les précédents au maintien étroit de cette même Triple-Alliance. Et quand même le pays accentuerait sa volonté de retirer ses troupes d'Afrique,—volonté qui, il faut bien le reconnaître n'a été manifestée jusqu'ici que par la portion la plus bruyante et la moins brillante de la population,—quand même Humbert I<sup>er</sup> abdiquerait pour laisser à Victor-Emmanuel III le soin de signer la paix avec le négus, sans avoir pris sur lui aucune revanche, la Triple-Alliance restera plus debout. On a trop bien travaillé l'opinion publique en Italie dans un sens prussophile, on a trop constamment «monté le coup» aux Italiens contre la France pour qu'ils ne tiennent pas mordicus à leur union avec l'Allemagne, qui, de son côté, ne demande pas mieux que de leur continuer sa haute protection.

Ce langage, sans doute, aura le tort de n'être pas dans l'intonation générale des journaux français, mais qui connaît l'Italie n'y trouvera que l'expression—pour pâle et incomplète qu'elle soit,—de ce qui est

X. Y. Z.

## Courrier de Madagascar

MILITAIRES RAPATRIÉS — PASSAGERS DE MARQUE — L'EX-PRÉMIER MINISTRE RAINILAIARIVONY — SON SÉJOUR À BORD — LE LIEU D'INTERMÈDE — FRANÇAIS ET RUSSES — LES MALADES — LE CHARGEMENT.

On nous écrit de Marseille: Le paquebot «Iraoudady», des Messageries Maritimes, courrier postal de la Réunion, Maurice, Madagascar et Djibouti, est arrivé, hier après-midi, dans le port de la Joliette. Il ramène 185 passagers, dont 139 officiers, sous-officiers et soldats rapatriés de Madagascar se décomposant ainsi: Infanterie de marine, 58; artillerie de marine, 10; gendarmes, 5; divers, 21; flotte, 36; un condamné civil et huit condamnés militaires.

Parmi les autres passagers figurent MM. le contre-amiral Bienaimé qui commandait la division navale de

l'Océan Indien pendant toute la durée de la guerre de Madagascar, et M. Nicol, son officier d'ordonnance; M. Ranchot, l'ex-résident général de France, par intérim, à Madagascar, et le commandant Lamolle, de l'infanterie de marine, qui amène en France l'ex-premier ministre hova Rainilaiarivony.

M. Ranchot, on se le rappelle, adjoint au général Duchesne comme commissaire du gouvernement à pris une part très active à l'expédition. Par ses connaissances du pays et des Malgaches il a été un précieux collaborateur du commandant en chef. Les Malgaches lui doivent la nouvelle organisation de leur gouvernement copiée sur celle de nos Etats européens.

L'amiral Bienaimé est en parfaite santé et le vaillant marin ne paraît pas avoir été le moins du monde éprouvé par les fatigues de sa longue campagne. A son arrivée, il a eu la satisfaction d'embrasser sa femme et ses enfants qui étaient venus l'attendre. De son côté, le ministre de la marine lui a fait remettre une lettre de félicitations pour sa belle conduite.

L'ex-premier ministre hova Rainilaiarivony est accompagné par son petit-fils Ratschiffa, celui-là même qu'il avait désigné comme son successeur politique.

Par une coïncidence bizarre, c'est M. le commandant Lamolle qui commandait l'escorte du résident général lors de l'évacuation de Tananarive, le 17 octobre 1894. On se souvient encore des nombreuses petites misères que cette petite troupe d'élite dut essuyer de la part du gouvernement malgache personnellement par Rainilaiarivony, pendant son pénible voyage à travers un pays qui n'était encore alors qu'imparfaitement connu.

C'est pour le commandant Lamolle une satisfaction légitime, sous forme de revanche, que celle de conduire en son lieu d'exil le potentat qui, il y a dix-huit mois, avait eu autant de morgue avec l'escorte, dont il avait le commandement.

L'adjudant Salomon qui fait également partie de l'escorte lors de l'évacuation, a été adjoint au commandant Lamolle comme interprète pour le malgache.

La présence de l'ex-premier ministre hova à bord de l'«Iraoudady» a provoqué un certain mouvement de curiosité.

C'est un Hova à figure fine et distinguée, ornée d'une épaisse moustache blanche, âgé de 70 ans, qui paraît inconscient à tout ce qui se passe autour de lui.

Rien, dans ce grand voyage à travers la mer immense, n'a semblé l'intéresser—nous a dit un passager—et cependant il n'avait jamais vu la mer! Rainilaiarivony est resté indifférent à ce qui se passait autour de lui, au milieu de ce mouvement de la civilisation moderne dont il avait à peine quelques notions.

C'est ainsi qu'au lieu de manger à la table commune des premières classes avec les autres passagers, il avait demandé à prendre ses repas sur l'une des petites tables du salon, avec son petit-fils et son interprète.

Aussitôt sa nourriture absorbée, il retournait dans sa cabine et de jetait sur son lit. A peine aux escaliers mettait-il le pied sur le pont et malgré le manque d'air, quand le hublot était fermé sa cabine et sa couchette paraissaient

seules l'attirer. Il semble impossible et on ne pourrait dire si cet homme souffre et regrette le passé qu'il laisse derrière lui. Peut-être ne faut-il voir qu'un excès de fierté dans cette dissimulation de ses sentiments intimes.

Rainilaiarivony devait être, en principe, interné à Geryville mais M. Le Myre de Villers est intervenu en sa faveur auprès du gouvernement français; il a fait ressortir qu'en envoyant à Geryville ce vieillard habitué au climat tempéré des hauts plateaux de l'Emyrne équivalait à une condamnation à mort. On s'est rendu à ses instances et il a été décidé que l'ex-premier ministre sera envoyé à Orléansville.

Le gouvernement français pourvoiera à son entretien dans ses conditions qui ne sont pas encore déterminées. Mais qu'on se rassure, Rainilaiarivony est à l'abri du besoin et ne sera sans doute pas à plaindre durant sa captivité, laquelle, étant donné son âge déjà avancé et son état de décrépitude, ne saurait, d'ailleurs, durer longtemps. Il emporte, paraît-il, avec lui, pour 625,000 francs de traites et aurait, en outre, un carnet de chèques pour la somme de 100,000 piastres, soit 500,000 francs. Ce qui fait un total de 1,125,000 francs.

En attendant son départ pour l'Algérie, Rainilaiarivony a été conduit à l'hôpital militaire, où il restera jusqu'à son parfait rétablissement, sa santé ayant été un peu ébranlée par les émotions qui résultent naturellement du genre d'événements auxquels il a pris une part si active.

L'ex-premier ministre et les personnes de sa suite occupent des chambres d'officier à l'hôpital militaire et sont gardés, pour la forme plutôt, par un factionnaire qui monte la garde à la porte de l'appartement.

Rainilaiarivony est vêtu d'une sorte de robe de chambre d'étoffe à rayures bleues et jaunes et ressemble très exactement, comme physionomie, à un Crispi qui serait noir; il a dit-on, la ruse astucieuse du diplomate italien.

Pour donner une preuve de courtoisie à l'ennemi vaincu, M. le général Zurlinden a envoyé l'un de ses officiers d'ordonnance, M. le capitaine de Montdesir, pour le saluer et prendre de ses nouvelles. Rainilaiarivony s'est montré très sensible à cette démarche. Par l'entremise de son interprète, il a prié le capitaine de Montdesir d'en exprimer ses remerciements au général Zurlinden.

Le capitaine de Montdesir est également allé saluer, au nom du général en chef, l'amiral Bienaimé, qui était descendu au Terminus-Hôtel.

Notre courrier nous a apporté d'autre part, une lettre dont nous extrayons le passage suivant:

«C'est aujourd'hui un fait accompli. Après quatre mois et demi d'occupation, les pauvres troupiers, anémiés pour la plupart, ne sont pas plus avancés qu'aux premiers jours de la conquête. Il n'y a plus ni pain ni farine à Tananarive.

«La ration de pain, qui était pourtant bien petite,—0,250 gr. par jour—a été supprimée et remplacée par du riz, plus 0,20 cent. par jour, pour permettre aux hommes d'acheter de la galette malgache, fabriquée avec du riz.

«Vous devez bien penser que cette nourriture ne plaît guère à nos sol-

## Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Mario Irigaray d'Arrosa. Dayman 127.

## INSTITUTO UNIVERSAL

Pour garçons, Uruguay 283 à 291. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide.

On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustin M. Vasquez, Directeur.

dats, qui ne se gênent pas pour manifester leur mécontentement; car ils savent fort bien tous que si les autorités avaient voulu, Tananarive ne manquerait de rien. Mais voilà, disent-ils, il ne faut pas chagriner M. les Hovas. Ils se demandent même si, d'ici quelques jours, on ne les mobilisera pas eux-mêmes, pour faire les corvées du gouvernement malgache, ne serait-ce que pour rendre doux le protectorat de la France.

C'est pousser un peu loin, on l'avouera, l'esprit de conciliation!

L'«Iraoudady» a rencontré à Suez un paquebot russe transportant des troupes à Vladivostok; lorsque les deux navires se sont croisés, une véritable manifestation s'est produite et les Russes ayant aperçu à bord de l'«Iraoudady» des troupes françaises, ont acclamé les vainqueurs de Madagascar. Nos soldats, l'amiral Bienaimé donnant l'exemple, ont répondu par des vivats à la Russie, à l'empereur et à son armée.

Parmi les soldats et marins rapatriés par l'«Iraoudady» une quarantaine sont assez malades, quoique d'une façon générale leur santé se soit améliorée pendant la traversée, grâce aux bons soins de M. Guinot, docteur du bord, et à la bienveillante attention du commandant de l'«Iraoudady», M. Bevilacqua, qui a fait placer les plus malades dans des couchettes.

Ces hommes ont été transportés à l'hôpital militaire.

Sur le quai de débarquement, signalons la présence de M. Lallier du Coudray, chef du service colonial; de M. Lecques, médecin-major; de M. Jouillard, chef de cabinet de M. le préfet, et de M. Lambert, lieutenant du train des équipages.

Le chargement de l'«Iraoudady» est complet et comprend 630 peaux salées, 542 balles rafia, 287 balles fibres, 7 balles crin, 10 balles cire, 28 caisses vanille, 38 caisses essences, 21 barriques de rhum, 36 caisses conserves, 9 fûts, extrait de coques de café, 1,048 balles café, 33 balles gomme, 120 caisses indigo et 140 colis divers.

Gaspard Galy.

## LA BATAILLE D'ABBA-GARIMA

On nous écrit de Milan:

Je crois intéressant de vous envoyer la traduction d'un long télégramme expédié de Massauah au «Corriere della Sera» par le député Macola, son correspondant, sur la défaite de Abba-Garima.

Macola se trouvait le jour du dé-

36 EMILE ZOLA

## ROME

chambre gagnée, facilitant les rencontres, d'abord si innocentes. Au bout, il y avait souvent un mariage.

Celia, elle, avait voulu Attilio; dès que leurs regards s'étaient rencontrés, le jour de mort ennuie, où pour la première fois, elle l'avait aperçu, d'une fenêtre du palais Buongiovanni. Il venait de lever la tête, elle l'avait pris à jamais, en se donnant elle-même, de ses grands yeux purs, posés sur les siens. Elle n'était qu'une amoureuse, rien de plus. Il lui plaisait, elle le voulait, celui-ci, pas un autre. Elle l'aurait attendu vingt ans, mais elle comptait bien le conquérir tout de suite par la tranquille obstination de sa volonté. On racontait les terribles fureurs du prince son père, qui se brisaient contre son silence respectueux et ténébreux. Le prince, de sang mêlé, fils d'un Américain ayant épousé une Anglaise, ne lutait que pour garder intacts son nom et sa fortune, au milieu des écroulements voisins; et le bruit courait qu'à la suite d'une querelle, où il avait voulu se prendre à sa femme, en l'accusant de n'avoir pas veillé suffisamment sur leur fille, la princesse s'était révoltée, d'un orgueil et d'un égoïsme d'étranger.

qui avait apporté cinq millions. N'était-ce point assez de lui avoir donné cinq enfants? Elle vivait les jours à s'adorer, abandonnant Celia, se désintéressant de la maison, où soufflait le tempête.

Mais la voiture allait passer de nouveau devant le palais, et Dario priait Pierre.

—Vous voyez, voilà Attilio revenu... Et maintenant, regardez là-haut, à la troisième fenêtre du premier étage.

Ce fut rapide et charmant. Pierre vit un coin du rideau qui s'écartait un peu, et la douce figure de Celia apparut, un lis candide et fermé. Elle ne sourit pas, elle ne bougea pas. Rien ne se lisait sur cette bouche de purité, dans ces yeux clairs et sans fond. Pourtant, elle prenait Attilio, elle se donnait à lui, sans réserve. Le rideau retomba.

—Ah! la petite masquée murmura Dario. Sait-on jamais ce qu'il y a derrière tant d'innocence?

Pierre, en se retournant, remarqua Attilio, la tête levée encore, la face immobile et pâle lui aussi, avec sa bouche close, ses yeux largement ouverts. Et cela le toucha infiniment, l'amour absolu dans sa brusque toute-puissance, l'amour vrai, éternel et jeune, en dehors des ambitions et des calculs de l'entourage.

Puis, Dario donna au cocher l'ordre de monter au Pincio: après ou avant le Corso, le tour obligatoire du Pincio, par les belles après-midi claires,

Et ce fut d'abord la place du Peuple, la plus aérée et la plus régulière de Rome, avec ses amorce de rues et ses églises symétriques, son obélisque central, ses deux massifs d'arbres qui se font pendant, aux deux côtés du petit pavé blanchi, entre les architectures graves, dorées de soleil.

A droite, ensuite, la voiture s'engagea sur les rampes du Pincio, un chemin en lacet, magnifique, ornée de bas-reliefs, de statues, de fontaines, toute une sorte d'apothéose de marbre, un ressouvenir de la Rome antique, qui se dressait parmi les verdure. Mais, en haut, Pierre trouva le jardin petit, à peine un grand square, un carré aux quatre allées nécessaires pour que les équipages pussent tourner indéfiniment. Les images des hommes illustres de l'ancienne Italie et de la nouvelle bordent ces allées d'une file ininterrompue de bustes. Il admira surtout les arbres, les essences les plus variées et les plus rares, choisis et entretenus avec un grand soin, presque tous à feuillage persistant, ce qui permettait à l'hiver comme l'été, d'admirables ombres, nuancées de tous les verts imaginables. Et la voiture s'était mise à tourner, par les belles allées fraîches, à la suite des autres voitures, un flot continu, jamais lassé.

Pierre remarqua une jeune dame seule, dans une victoria bleu sombre très correctement menée. Elle était fort jolie, petite, châtain, avec un teint mat, de grands yeux doux, l'air modeste, d'une simplicité séduisante. Sa

véritablement habillée de soie feuille morte, elle avait un grand chapeau un peu extravagant. Et, comme Dario la dévisageait, le prince, lui demanda son nom, ce qui fit sourire le jeune prince. Oh! personne, la Tonieta, une des rares demi-mondaines dont Rome s'occupait. Puis, librement, avec la franchise de la race sur les choses de l'amour, il continua, à donner des détails: une fille dont l'origine restait obscure, les uns la faisant partir de très bas, d'un cabaretier de Tivoli, les autres la disant née à Naples, d'un banquier; mais, en tous cas, une fille fort intelligente qui s'était fait une éducation, qui recevait admirablement dans son petit palais de la rue des Mille, un cadeau du vieux marquis Manfredi, mort à présent. Elle ne s'affichait pas, n'avait guère qu'un amant à la fois, et les princesses, les duchesses qui s'inquiétaient d'elle, chaque jour, au Corso, l'attrouvaient bien. Une particularité surtout l'avait rendue célèbre, des coups de cœur qui l'effaçaient parfois, qui la faisaient se donner pour rien à l'aimé, n'acceptant strictement de lui, chaque matin, qu'un bouquet de roses blanches; de sorte que, lorsqu'on la voyait, au Pincio, pendant des semaines souvent, avec ses roses pures, ce bouquet blanc de mariage, on souriait d'un air de tendre complaisance.

Mais Dario s'interrompit pour saluer cérémonieusement une dame qui passait dans un landau immense, seu-

le en compagnie d'un monsieur. Et il dit simplement au prince:

—Ma mère.

Celle-ci, Pierre la connaissait. Du moins il tenait son histoire du vicomte de la Choue: son second mariage, à cinquante ans, après la mort du prince Onofrio Bocanera; la façon dont, superbe encore, elle avait pêché des yeux, au Corso, tout comme une jeune fille, un bel homme à son goût, de quinze ans plus jeune qu'elle; et quel était cet homme, ce Jules Laporte, ancien sergent de la garde suisse d'Etat, ancien commis voyageur en reliques, compromis dans une histoire de reliques fausses; et comment elle avait fait de lui de un marquis Montefiori, de belle prestance, le dernier des aventuriers heureux, triomphant au pays légendaire où les bergers épousent des reines.

A l'autre tour, lorsque le grand landau repassa, Pierre les regarda tous les deux. La marquise était vraiment surprenante, toute la classique beauté romaine épanouie, grande, forte, très brune, avec une tête de déesse aux traits réguliers, un peu massifs, n'accusant son âge que par le duvet dont sa lèvre supérieure était recouverte. Et le marquis, ce Suisse de Genève romanisé, avait vraiment fibre tournaire, sa carrure de solide officier et ses moustaches au vent, pas bête, disait-on, très gai et très souple, amusant pour les dames. Elle en était si glorieuse, qu'elle le traînait et l'étalait, ayant recommencé l'existence avec

lui comme si elle avait eu vingt ans, mangeant à son cou la petite fortune sauvée du désastre de la villa Montefiori, si oublieuse de son fils, qu'elle le rencontrait seulement parfois à la promenade, le saluant ainsi qu'une connaissance de hasard.

—Allons voir le soleil se coucher derrière Saint-Pierre, dit Dario, dans son rôle d'homme consciencieux qui montre les curiosités.

La voiture revint sur la terrasse, où une musique militaire jouait avec des éclats de cuivre terribles. Pour entendre, beaucoup d'équipages déjà stationnaient, tandis qu'une foule de piétons, de simples promeneurs, sans cesse accrue, s'était amassée. Et de cette terrasse admirable, très haute, très large, se déroulait une des vues les plus merveilleuses de Rome. Au delà du Tibre, par-dessus le chaos blafard du nouveau quartier des Près du Château, se dressait Saint-Pierre, entre les verdure du mont Mario et du Janicule. Puis, c'était à gauche toute la vieille ville, une étendue de toits sans bornes, une mer roulante d'édifices, à perte de vue. Mais les regards, toujours, revenaient à Saint-Pierre, trônant dans l'azur, d'une grandeur pure et souveraine. Et, de la terrasse au fond du ciel immense, les lents couchers de soleil, derrière le colosse étaient sublimes.

(A suivre.)



sastré à Adèle-Café, à environ 100 kilomètres Nord-Est d'Adoua. Voici ce qu'il raconte :

« Le soir du 1er mars, un détachement, provenant de Mar-Mar, fait connaissance à l'entrée du camp de Ripamonti l'issue défavorable du combat engagé. »

« On savait déjà, par des dépêches et des nouvelles, que les troupes de l'ennemi, envoyées des vivres, des munitions et des ambulances, que l'ennemi avait projeté un mouvement en avant. Nous fûmes désemparés. »

« Le lendemain matin, l'ennemi vint à l'attaque et les corps entiers d'opération furent en pleine déroute. On monta au fort et vers 9 h. 30 nous vîmes apparaître à cheval, les bêtes rondes de fatigue, le capitaine Cavaglia et les lieutenants Boudier et Pavoni, celui-ci blessé d'une balle à la poitrine, tous appartenant au quartier général, épuisés, ils descendirent avec difficulté de cheval et se reposèrent quelques instants. Ils répondirent à nos questions : « Tout est fini, le corps d'opération est détruit. »

« Nous entendîmes avec l'ennemi et quelques officiers dans la baraque qui nous servait de casernement et nous entendîmes le récit du combat. Le lendemain après 24 heures de cheval. »

« Cavaglia avait un dessin original des positions où s'était livré le combat de la vallée et les positions où se trouvaient les troupes ennemies qui avaient précédemment parcouru cette région, fut reconnu faux au moment de l'ennemi, à cause des distances et des hauteurs inexactes. »

« Les Askaris se battirent contre toute l'armée ennemie qui les attaqua avec fureur. Nos officiers tombèrent un par un sous les coups des troupes ennemies qui les prenaient pour point de mire. »

« Les Askaris restèrent autour de leurs chefs, les couvraient de leurs corps, sauvagement fidèles; tirant, frappant de la crosse, chargeant à la baïonnette, mourant, mais ne laissant pas que nos batteries semblaient le carnage au milieu de la masse ennemie. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

## CURIUSE EXPERIENCE

Un cabaret municipal en Angleterre  
Un curieux essai vient d'être tenté avec succès par les autorités municipales de Londres.

HAIVANE, 16.—Les bandes de Maï, mises en déroute lundi dernier à Pinal del rio, se sont subdivisées afin de se soustraire à la poursuite des troupes espagnoles.

## FAITS DIVERS

## ECHO

Nicolas-Perez vient d'être élevé à la catégorie de ville, par un décret du gouvernement, avec toutes les prérogatives et bénéfices accordés à ce rang.

## Avertissements

La Direction Générale des Impôts Directs prévient les intéressés que le 24 du courant, les inspecteurs commenceront la révision des patentes. Les contribuables seront punis suivant l'article 17 de la loi sur les patentes.

La Direction prévient aussi les négociants en tabac qu'ils ont un délai de 24 heures pour déclarer, pour être enregistrés leurs noms, marques de fabrique, et domiciles, d'après l'article 17 de la loi du 1er janvier 1890 et dispositions réglementaires.

## Intérêt de la Dette externe et garanties

Le Ministère des Finances procède à l'arrangement des comptes pour le paiement des intérêts et garanties de la dette externe. On calcule qu'après les paiements faits, il y aura un excédent de trois cent mille piastres pour l'amortissement de la même dette, et étant donné l'accroissement présumé, il y aurait en février 1897 une somme de neuf cent mille piastres destinée au même but.

Cette somme est la limite extrême à laquelle on peut aller pour l'amortissement, l'excédent restant disponible pour le gouvernement d'après les dispositifs de la même.

## A los curules

Retrospecto Económico y Financiero, par le docteur Eduardo Acevedo, directeur de « El Siglo » et collaborateur de la República Oriental del Uruguay del año 1895, par le docteur Matías Alvares Grados, abogado, libro de consulta para los funcionarios públicos, Magistrados, Abogados, Escribanos, Procuradores, Comerciantes, etc., etc.

Está una publicación de su clase que existe hoy en el país. Contiene las sentencias de los Tribunales Civiles y de los Tribunales de la Sala de lo Criminal que forman jurisprudencia.

Las oficinas públicas, la prensa y el foro de Montevideo, han reconocido la importancia nacional de esta obra que lleva 20 años de existencia.

Bella forma los Anales Legales, Jurídicos, Económicos y Administrativos de la República y se utiliza en todas las oficinas del Estado.

Se vende a pesos ejemplar, en las principales librerías y casa del Editor, Cámaras 107.

ROME, 16.—La resolución del general Baldissera, de faire lever le siège d'Adoua, est confirmée. Le général a mobilisé ses corps d'attaque, et a transporté le quartier général à Akub-Kusi. Les journaux restent fidèles à la ligne officielle. Le plus grand violence le Cabinet de Rimini, dont ils pronostiquent la chute, s'il conclut la paix avec le Négus.

MATLABAND, 16.—La révolution au Matabeleland a pris de grandes proportions. Les environs de Bulawayo, la capitale, sont au pouvoir des insurgés. Les dépêches de l'agence annoncent que les dévotions opèrent la concentration de leurs forces pour s'opposer à l'expédition anglaise.

LES DORES, 16.—L'interrogatoire de Compère-Luxembourg, dans les affaires du Panama, a été résolu par le juge. Son défenseur doit demander un délai.

VERNE, 16.—Une revue splendide de troupes autrichiennes a été passée par l'empereur François-Joseph et l'impératrice Marie-Sophie.

ATHÈNES, 16.—Les Jeux olympiques ont commencé. Les troupes ont été distribuées à leur poste. Les récompenses aux vainqueurs.

Buenos-Ayres, 16.—La mobilisation des troupes, qui s'élevait à 100,000 hommes, se fait sans encombre. Le commandant en chef, le général Ballester, a été nommé à la présidence de la République, vient de terminer sa mission. Le commandant s'est présenté à l'Élysée avec les comptes justificatifs de l'emploi des sommes à lui confiées, et le Procureur général du Trésor, a reçu l'ordre de commencer la vérification.

Le rédacteur du « Times » d'Argentine a comparé devant le Fiscal national, docteur Bole, invité à compléter son exposé sur les détails de la fraude des courriers « Caribida » et « Varze », le rédacteur a répondu qu'il ne pouvait pas se constituer en délateur, que pour après par le gouvernement à la recherche par les voies légales.

Enseignement  
Une dame française, avec diplôme de l'enseignement supérieur s'offre à donner des leçons de Français à domicile, et à des prix modérés.

Enseignement  
Un professeur au bureau du journal rue Uruguay n° 26.

La valse Médaille électro-magnétique « Elchidras »  
Guérit toutes les maladies du sang et des nerfs.  
En dépôt: Botica, 11. Tapie calle 35 de Mayo 107.

HAIVANE, 16.—Les bandes de Maï, mises en déroute lundi dernier à Pinal del rio, se sont subdivisées afin de se soustraire à la poursuite des troupes espagnoles.

« Le soir du 1er mars, un détachement, provenant de Mar-Mar, fait connaissance à l'entrée du camp de Ripamonti l'issue défavorable du combat engagé. »

« On savait déjà, par des dépêches et des nouvelles, que les troupes de l'ennemi, envoyées des vivres, des munitions et des ambulances, que l'ennemi avait projeté un mouvement en avant. Nous fûmes désemparés. »

« Le lendemain matin, l'ennemi vint à l'attaque et les corps entiers d'opération furent en pleine déroute. On monta au fort et vers 9 h. 30 nous vîmes apparaître à cheval, les bêtes rondes de fatigue, le capitaine Cavaglia et les lieutenants Boudier et Pavoni, celui-ci blessé d'une balle à la poitrine, tous appartenant au quartier général, épuisés, ils descendirent avec difficulté de cheval et se reposèrent quelques instants. Ils répondirent à nos questions : « Tout est fini, le corps d'opération est détruit. »

« Nous entendîmes avec l'ennemi et quelques officiers dans la baraque qui nous servait de casernement et nous entendîmes le récit du combat. Le lendemain après 24 heures de cheval. »

« Cavaglia avait un dessin original des positions où s'était livré le combat de la vallée et les positions où se trouvaient les troupes ennemies qui avaient précédemment parcouru cette région, fut reconnu faux au moment de l'ennemi, à cause des distances et des hauteurs inexactes. »

« Les Askaris se battirent contre toute l'armée ennemie qui les attaqua avec fureur. Nos officiers tombèrent un par un sous les coups des troupes ennemies qui les prenaient pour point de mire. »

« Les Askaris restèrent autour de leurs chefs, les couvraient de leurs corps, sauvagement fidèles; tirant, frappant de la crosse, chargeant à la baïonnette, mourant, mais ne laissant pas que nos batteries semblaient le carnage au milieu de la masse ennemie. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

HAIVANE, 16.—Les bandes de Maï, mises en déroute lundi dernier à Pinal del rio, se sont subdivisées afin de se soustraire à la poursuite des troupes espagnoles.

« Le soir du 1er mars, un détachement, provenant de Mar-Mar, fait connaissance à l'entrée du camp de Ripamonti l'issue défavorable du combat engagé. »

« On savait déjà, par des dépêches et des nouvelles, que les troupes de l'ennemi, envoyées des vivres, des munitions et des ambulances, que l'ennemi avait projeté un mouvement en avant. Nous fûmes désemparés. »

« Le lendemain matin, l'ennemi vint à l'attaque et les corps entiers d'opération furent en pleine déroute. On monta au fort et vers 9 h. 30 nous vîmes apparaître à cheval, les bêtes rondes de fatigue, le capitaine Cavaglia et les lieutenants Boudier et Pavoni, celui-ci blessé d'une balle à la poitrine, tous appartenant au quartier général, épuisés, ils descendirent avec difficulté de cheval et se reposèrent quelques instants. Ils répondirent à nos questions : « Tout est fini, le corps d'opération est détruit. »

« Nous entendîmes avec l'ennemi et quelques officiers dans la baraque qui nous servait de casernement et nous entendîmes le récit du combat. Le lendemain après 24 heures de cheval. »

« Cavaglia avait un dessin original des positions où s'était livré le combat de la vallée et les positions où se trouvaient les troupes ennemies qui avaient précédemment parcouru cette région, fut reconnu faux au moment de l'ennemi, à cause des distances et des hauteurs inexactes. »

« Les Askaris se battirent contre toute l'armée ennemie qui les attaqua avec fureur. Nos officiers tombèrent un par un sous les coups des troupes ennemies qui les prenaient pour point de mire. »

« Les Askaris restèrent autour de leurs chefs, les couvraient de leurs corps, sauvagement fidèles; tirant, frappant de la crosse, chargeant à la baïonnette, mourant, mais ne laissant pas que nos batteries semblaient le carnage au milieu de la masse ennemie. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

HAIVANE, 16.—Les bandes de Maï, mises en déroute lundi dernier à Pinal del rio, se sont subdivisées afin de se soustraire à la poursuite des troupes espagnoles.

« Le soir du 1er mars, un détachement, provenant de Mar-Mar, fait connaissance à l'entrée du camp de Ripamonti l'issue défavorable du combat engagé. »

« On savait déjà, par des dépêches et des nouvelles, que les troupes de l'ennemi, envoyées des vivres, des munitions et des ambulances, que l'ennemi avait projeté un mouvement en avant. Nous fûmes désemparés. »

« Le lendemain matin, l'ennemi vint à l'attaque et les corps entiers d'opération furent en pleine déroute. On monta au fort et vers 9 h. 30 nous vîmes apparaître à cheval, les bêtes rondes de fatigue, le capitaine Cavaglia et les lieutenants Boudier et Pavoni, celui-ci blessé d'une balle à la poitrine, tous appartenant au quartier général, épuisés, ils descendirent avec difficulté de cheval et se reposèrent quelques instants. Ils répondirent à nos questions : « Tout est fini, le corps d'opération est détruit. »

« Nous entendîmes avec l'ennemi et quelques officiers dans la baraque qui nous servait de casernement et nous entendîmes le récit du combat. Le lendemain après 24 heures de cheval. »

« Cavaglia avait un dessin original des positions où s'était livré le combat de la vallée et les positions où se trouvaient les troupes ennemies qui avaient précédemment parcouru cette région, fut reconnu faux au moment de l'ennemi, à cause des distances et des hauteurs inexactes. »

« Les Askaris se battirent contre toute l'armée ennemie qui les attaqua avec fureur. Nos officiers tombèrent un par un sous les coups des troupes ennemies qui les prenaient pour point de mire. »

« Les Askaris restèrent autour de leurs chefs, les couvraient de leurs corps, sauvagement fidèles; tirant, frappant de la crosse, chargeant à la baïonnette, mourant, mais ne laissant pas que nos batteries semblaient le carnage au milieu de la masse ennemie. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

« Alors, ce qui restait de la vallée que la vallée qui passe sous le col où se tenait le quartier général, vaincus, mêlés aux vainqueurs; ceux-ci hurlant furieusement sous le tir de trois compagnies blanches qui, placées sous le col, firent une contre-attaque. »

« Le bataillon du major Cavaglia qui montait la montagne, fut blanchi, fut offert par le major, par un ardeur mouvement. Ce ne fut que pour quelques instants. L'ennemi, tout dans sa fureur, put tourner notre gauche et nous prendre par derrière. »

« Alors commença la confusion, la formation des troupes, entassées dans la petite vallée, où ils attendaient et où, suivant le plan élaboré le jour d'avant par le commandement, on pensait qu'Albertoni pourrait se replier en bon ordre. »

« Hommes et bêtes bousculés, frappés par les balles ennemies, complurent à leur rang et à la débâcle de commença. »

« En vain, les officiers, revolver en main, tentèrent d'arrêter cette masse affolée; les troupes, les troupes, les troupes, le flot emporta tout; les cavaliers galopant, débouchant du camp comme un torrent, brisant tout devant eux, par suite d'une telle ignorance de direction une armée qui avait fait tant de grandes espérances, avait été détruite en si peu de temps. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve accoururent, parmi lesquelles une de bataillon Vailly, qui avait quarante-cinq médailles militaires gagnées dans les précédents combats, furent anéanties, engouffrées par l'ennemi qui atteignit les batteries et les prit d'assaut, criant en vain de se rendre aux quelques officiers qui résistèrent. Tous tombèrent. L'ennemi, après s'en étant débarrassé, se dirigea vers le camp, après trois heures, sur le col, le canon se fut. »

HAIVANE, 16.—Les bandes de Maï, mises en déroute lundi dernier à Pinal del rio, se sont subdivisées afin de se soustraire à la poursuite des troupes espagnoles.

« Le soir du 1er mars, un détachement, provenant de Mar-Mar, fait connaissance à l'entrée du camp de Ripamonti l'issue défavorable du combat engagé. »

« On savait déjà, par des dépêches et des nouvelles, que les troupes de l'ennemi, envoyées des vivres, des munitions et des ambulances, que l'ennemi avait projeté un mouvement en avant. Nous fûmes désemparés. »

« Le lendemain matin, l'ennemi vint à l'attaque et les corps entiers d'opération furent en pleine déroute. On monta au fort et vers 9 h. 30 nous vîmes apparaître à cheval, les bêtes rondes de fatigue, le capitaine Cavaglia et les lieutenants Boudier et Pavoni, celui-ci blessé d'une balle à la poitrine, tous appartenant au quartier général, épuisés, ils descendirent avec difficulté de cheval et se reposèrent quelques instants. Ils répondirent à nos questions : « Tout est fini, le corps d'opération est détruit. »

« Nous entendîmes avec l'ennemi et quelques officiers dans la baraque qui nous servait de casernement et nous entendîmes le récit du combat. Le lendemain après 24 heures de cheval. »

« Cavaglia avait un dessin original des positions où s'était livré le combat de la vallée et les positions où se trouvaient les troupes ennemies qui avaient précédemment parcouru cette région, fut reconnu faux au moment de l'ennemi, à cause des distances et des hauteurs inexactes. »

« Les Askaris se battirent contre toute l'armée ennemie qui les attaqua avec fureur. Nos officiers tombèrent un par un sous les coups des troupes ennemies qui les prenaient pour point de mire. »

« Les Askaris restèrent autour de leurs chefs, les couvraient de leurs corps, sauvagement fidèles; tirant, frappant de la crosse, chargeant à la baïonnette, mourant, mais ne laissant pas que nos batteries semblaient le carnage au milieu de la masse ennemie. »

« On espérait, on attendait le secours des autres brigades, sur le vaincu l'ennemi. Mais après deux heures, la confiance diminua. Les courageux majors s'élevèrent contre les batteries, les capitaines, disparus presque tous les autres officiers. »

« Les batteries étaient privées d'un grand nombre de leurs servants, les feux devinrent faibles. L'ennemi monta toujours. Les dernières compagnies de réserve acc



# ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

# LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 351 A 353, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al público que tiene todavía para LIQUIDAR. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillones de Viena, Fichel, etc., etc. Especialidad en muebles macizos para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

# ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

Gran Diploma de Honor

DOS GRANDES PREMIOS

EXPOSICION ITALO-AMERICANA

GENOVA 1892

Exposicion de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor.—Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo.—Precios sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí número 345—Teléfono "Uruguay" 881

Sucursal "La Comercial", 25 de Agosto 209, entre Treinta y Tres y Misiones.

# DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado la «Los Mandarines». Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BEDUCHAUD E HIJOS, calle Cámaras 50 a. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y conducerías de la capital. Cognac Chat-au-des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarines, de venta en el ALMACEN MARSELLÉS de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

# AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbates, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y guantes Dents Alcott y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

# NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y techos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD E HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

# LICEE CARNOT

85 -- RUE CONVENCION -- 85

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1<sup>o</sup> enseignement primaire supérieur; 2<sup>o</sup> enseignement commercial; 3<sup>o</sup> enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré la concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

MONTEVIDEO

# EXPRESO "LA CONFIANZA"

P. Christophersen

150—CALLE PIEDRAS—150

SERVICIO MARITIMO

Conduccion de equipages, encomiendas, cargas, animales en pie, etc., desde domicilio hasta domicilio en Buenos Aires y hasta los vapores de ultramar y vice-versa.

MUDANZAS

Entrega y recibo de cualquier bulto en las estaciones o depósitos y demás servicios.

Oficina en Buenos Aires: calle Cuyo núm. 360

# DENTISTAS AMERICANOS

161—CALLE ITUZAINGO—161

(PLAZA MATRIZ)

AGUA

Y POLVOS

DE LA

DE LA

REINA

PERLA "LA PRINCESA"

PARA CUBRIR LOS DIENTES

NO TIENE RIVAL

CONSULTORIO

GUILLERMO E. HILL C. D. E.

# DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

TORREFACCION

DE CAFÉ

FORNEADO

CONCENTRADO

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196—Arcepe—196

Teléfono "Montevideo"

núm. 10.

ENTRADA

VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

—

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196—Arcepe—196

Teléfono "Montevideo"

núm. 10.

ENTRADA

# MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232—SARANDÍ—232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

# P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

DEL VAPOR PAQUETE INGLÉS

IBERIA

Capitan: — H. W. HAYES

Saldrá el 11 de Abril de 1896

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisboa, (Vigo, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS

PASAJES A VIGO EN 3<sup>a</sup> CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA. A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvaedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros

# WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

BUENOS AIRES

Calle 25 de Mayo 214

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

# AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

MARITIMES ET FLUVIALES

CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61—Calle Zabala 61—MONTEVIDEO

# DEPOSITO DE MAQUINAS

UTILES AGRICOLAS E INDUSTRIALES

FABRICA DE BOLSAS

CORDELERIA NACIONAL

— DE —

H. GROSCURTH

39—CALLE RIO NEGRO—41

AGENCIA DE SEGUROS

Informes y presupuestos de instalaciones. —Representación de fábricas europeas y americanas. La colección de muestras de forsteria, papeleria, etc., se llevará brevemente a la calle Rio Negro 159 y 161.

# NEURALGIAS

Pildoras del Doctor Moussette

Las VERDADERAS PILDORAS MOUSSETTE curan y alivian las Neuralgias más rebeldes, la Zepheria, la Goutte, la Migraine, y las Afecciones reumáticas agudas y débiles que han resistido a todas las demás remedios. Las VERDADERAS PILDORAS MOUSSETTE se toman en las comidas. El primer día se toman tres, una por la mañana, una al medio día y otra por la noche. Si no se encuentran alivia, se comen 5 pildoras el segundo día, dos por la mañana, una por la tarde y una por la noche. No se deberán tomar más de cinco pildoras diarias. Esfuerzo las Verdaderas Pildoras Moussette de CLIN y Co., que se hallan en las principales Farmacias y Droguerías.

PARIS—CASA CLIN Y Co.—PARIS

# THE STANDARD LIFE

Grande Compagnie Britannique D'Assurances

EN LA VIE

UNE DES PLUS ANCIENNES, LIBERALES ET IMPORTANTES DU MONDE. UNIQUE DANS LA REPUBLICA ORIENTALE

Aves un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe. Avant de s'assurer, demander des informations a

B. LORENZO HILL; Garente

161—CALLE ITUZAINGO—161

(Plaza Matriz)

FEUILLETON

# COMPROMISE

—Eh bien! vous danserez avec lui demain, Mademoiselle, répéta le duc avec une aimable désinvolture; commençons toujours par cette valse. Et, impétueusement, sans attendre la réponse de Marie, il lui passe le bras autour de la taille, et l'enlève de l'air conquérant qui lui était naturel. Il la trouvait admirablement belle, la plus belle personne présente, il lui semblait que c'était son droit de l'accaparer entièrement. Dès qu'une femme lui plaisait, il lui parlait avec une sorte de familiarité respectueuse. Généralement

il prenait les cœurs d'assaut. Il était persuasif en raison de ce qu'il était persuadé. Il ne valait pas depuis trois minutes avec Marie, qu'il se disait qu'il fallait forcer ces beaux yeux froids à le regarder avec douceur, sentir ce corps de jeune déesse s'abandonner doucement à son étreinte, et il ne douta pas d'y parvenir assez aisément. Aux premières paroles tendres qu'il hasardait, et ce fut au bout de cinq minutes, il reçut une réponse glaciale. Tout à l'amour qu'elle éprouvait, c'était déjà une souffrance pour Marie que d'être obligée de danser. La façon dont le duc la tenait, la regardait, lui fut immédiatement odieuse; elle chercha des yeux Louis d'Everly et l'aperçut à l'autre bout du salon; il la regardait lui aussi, et elle redoubla de hauteur froideur. Elle n'eut pas de peine à prendre vis-à-vis du duc son

fière voyage seule; mais c'est une divinité que cette fille-là, elle vous a un air, un port de tête et des yeux... Comtesse, j'en suis fou! —Vrai, mon pauvre duc. En ce cas, tant pis, car elle ne passe pas pour encourageante. —Eh pardieu! pourquoi voulez-vous qu'elle encourage tous ces imbéciles? Mais c'est une créature de choix, je sens que je vais l'adorer. —Mme Colly se mit à rire. —Oui, jusqu'à demain; dansez, dansez; cela fera passer la crise. —M. de Ruffec se rapprocha de la vieille comtesse, et de son air câlin: —Comtesse aimable et bonne, donnez-nous une petite soirée. —Une petite soirée, pourquoi faire? —Mais pour que je puisse la voir, lui parler.

—Elle ne vous regardera seulement pas. —Que si, et vous verrez que je vais la force à m'accorder le cotillon. Mais, à sa grande surprise, le duc n'y parvint pas. Il eut beau fuir intervenir Mme Oronska, supplier très humblement Marie: «il partait; un passe-droit n'est pas coutume;» elle tint bon, au dépit de sa mère et à la secrète satisfaction de Mme Colly. Toute cette soirée avait été pour Louis d'Everly un véritable supplice. Outre de l'insolente admiration du duc, il pouvait à peine se contenir, et il sentait combien fausse et odieuse était leur position. Il fallut le calme et la jouissance de Marie pour chasser sa tristesse. Elle prit son bras avec une telle confiance, elle était si évidemment indifférente à tout ce qui l'entourait, si absorbée par une pensée qu'elle suivait et qu'il connaissait, si séduisante dans cette première fierté que donne au cœur le sentiment d'être aimée et comprise, qu'il aurait voulu se mettre à genoux, là, pour lui baiser les pieds. Il avait un désir fou de l'emporter, de crier qu'elle était à lui, et de la cacher à tous les regards. Chaque fois qu'elle disparaissait dans la danse, il avait comme une secousse au cœur, et lorsqu'elle revenait, lui souriant des yeux, c'était comme un retour après une longue absence. Elle ne gagna pas beaucoup à avoir refusé M. de Ruffec; il ne prit pas de danses; à toutes les figures il vint la choisir, et avec une persistance que Marie essaya, en vain de décourager.

(A suivre).